

## KIM JIN

Cela fait déjà cinq ans que mon ami Kim Jin est parti en voyage pour visiter Shan Hai Guan, Pékin et Annam, puis Okinawa et les îles Ryukyu. Kim Jin est un homme malin et débrouillard. Je ne pense donc pas qu'il lui soit arrivé quelque chose de fâcheux au cours de son périple. Fasciné comme il l'est par les populations locales qu'il rencontre, de même que par les paysages, les livres et les fleurs, il a dû s'arrêter au moins une quinzaine de jours, sinon plusieurs mois, dans chaque endroit visité, j'en suis pratiquement certain. Sur le chemin du retour, comme prévu, il passera par l'île de Jeju, puis ira faire un tour à Nokudang avant de regagner son bureau ici, dans le quartier du pont Sogwangtong.

Les ennuis, c'est plutôt moi qui les ai. Depuis mes soucis oculaires de l'hiver dernier, j'ai de plus en plus souvent les yeux larmoyants et injectés de sang.

Il y a plus de trente ans, Chojeong m'a rapporté une paire de lunettes de son voyage à Pékin. Il l'avait achetée à Yurichang, le quartier culturel de la capitale chinoise. Malgré ces besicles que j'entretiens avec soin, le mont Bukak me paraît toujours aussi flou. Quant aux romans imprimés en grandes quantités, je

suis incapable de les déchiffrer, surtout lorsque les caractères en sont minuscules ou de travers. Toutefois, mes finances ne me permettent pas d'avoir recours aux services d'un lecteur chaque fois que paraît un nouvel ouvrage.

J'écris à l'aide d'un grand pinceau. A cause de mes mains tremblantes, il me faut une demi-journée pour remplir une page à peine de petit format. Je n'avance pas vite, et je sens que j'aurai perdu la vue avant la fin de l'année. Bien sûr, si je demandais à ma fille de me prêter sa main, il me suffirait de dicter. De cette façon, je serais à même d'évoquer mes souvenirs de jeunesse à une allure plus rapide. Cependant, le fait d'articuler ses pensées à haute voix n'est en rien comparable à celui de les calligraphier avec soin. Réfléchir longuement au choix de chaque mot, le coucher sur le papier, lutter sans cesse contre l'oubli, c'est ainsi que l'on écrit un roman. On comprend alors pourquoi, même par un beau jour de printemps quand fleurissent les rhododendrons, un romancier s'enferme dans sa chambre et l'emplit de l'odeur de l'encre de Chine.

Mon nom est Yi Myeong-bang, du clan de Jeonju. J'ai choisi comme nom de plume Cheong-jeon. Je descends du grand amiral Euimin, de cinq générations mon aîné, rendu célèbre par ses exploits lors des invasions japonaises de 1592 et 1597. Si j'ai babillé mes premiers mots en imitant le sanglot de la flèche qui s'envole vers l'ennemi et si j'ai fait mes premiers pas au milieu des archers, c'est parce que le sang de Euimin coule dans mes veines. L'arc puissant accroché au mur blanc en face de moi garde encore l'empreinte noircie des mains de mon vénérable ancêtre.

A l'âge de vingt ans, j'ai été reçu troisième au concours du *Byeolsi*, l'examen réservé aux fonctionnaires militaires. Après avoir rempli les fonctions d'un *dosa* – poste subalterne de neuvième rang de l'Euikeumbu, la Haute Cour de Justice de Joseon –, j'ai eu l'occasion de travailler pendant environ un an à Kyeongheungbu dans la province de Hamkyeong. Il y a deux cents ans, le vénérable Euimin, à l'époque mandarin de cette ville, captura une centaine de barbares au cours de l'invasion d'une tribu venue de l'est de la Mandchourie. La population de Kyeongheungbu n'a jamais oublié cet exploit. C'est d'ailleurs un fonctionnaire subalterne de la ville qui m'a offert la vieille armure en peau de sanglier et daim brun pendue sous l'arc, qui avait appartenu à mon aïeul. La déchirure sur le côté gauche de la cuirasse me donne à penser que la douleur au dos qui fit souffrir le vénérable Euimin toute sa vie devait provenir d'une blessure reçue à la bataille de Kyeongheungbu. Je mesure déjà une tête de plus qu'un homme de taille normale, pourtant, après avoir essayé son armure, je me rends compte que mon ancêtre me dépassait d'au moins autant. Ses hauts faits ne sont pas moins glorieux que ceux des amiraux Yi Sunsin ou Won Kyun, héros nationaux de premier ordre parmi les sujets ayant mérité de la patrie. Aussi, je déplore que son nom n'apparaisse qu'en deuxième rang.

Toutefois mes regrets ne s'arrêtent pas là. On dit que notre pays a connu la période la plus paisible et la plus florissante de son histoire sous le règne des grands souverains Yeongjo et Jeongjo. Mais plus la lumière est vive et éclatante, plus l'obscurité est profonde et totale. En effet, cette période n'a pas engen-

dré que des lumières, elle a fait naître d'amères déceptions chez les lettrés et les nobles guerriers qui se réunissaient régulièrement sous la pagode blanche de Baektap. A mesure que je me remémore ma jeunesse aux côtés de Kim Jin me reviennent des souvenirs précis des gens d'esprit rencontrés à cette époque.

Je souligne ici que mon ami Kim Jin, compagnon de mes années de pauvreté, a approuvé tacitement mon projet de roman. Depuis l'enfance, j'adore lire les romans qui circulent parmi les gens du peuple, et mon vœu le plus cher était d'écrire. Je n'ai pas l'intention de devenir un romancier vivant de sa plume, mais je désire léguer aux générations futures les souvenirs nostalgiques qui m'habitent, car il serait triste de les laisser tomber dans l'oubli.

J'ai choisi de prendre comme personnage principal Kim Jin, un amoureux des fleurs auxquelles il a consacré une grande partie de sa vie. Si Kim Jin lit un jour ce manuscrit, je pense qu'il n'en prendra pas ombrage. Car ce que je fais n'a pas pour but de gagner de l'argent ni de léguer mon nom à la postérité. Je désire simplement transmettre aux générations futures – aussi naturellement que l'eau qui descend dans la vallée lors de la fonte des neiges – la droiture et la probité des savants et des nobles guerriers de l'Ecole de Baektap qui se sont tant préoccupés de l'avenir de leur pays.

Dès l'instant où j'ai résolu d'écrire un roman sur un homme dont la beauté et le talent attiraient tous les regards, j'ai perdu le sommeil. Cela fait maintenant dix jours que je ne dors plus. Un flot de sensations assoupies en moi m'assaillent le cœur, m'éblouissent comme autant de diamants. Et une multitude de souvenirs se pressent dans mon esprit. Dès ma première rencontre avec Kim Jin, j'avais

décidé d'en faire le héros de mon futur roman. Ce récit racontera également mon premier chagrin d'amour. Si je ne réussis pas à évoquer à cœur ouvert cet épisode secret de ma vie, je serai à jamais incapable d'écrire une seule ligne avec franchise. Ma fille me lancera sûrement un regard noir au nom de sa mère déjà partie pour l'au-delà, mais qu'y puis-je ? Elle ne tardera pas à comprendre à son tour que le temps passe comme un éclair, emporté par des vents violents. Pour commencer, elle m'en voudra, mais un jour elle me gratifiera d'un sourire plein de tendresse.

Lecteur, tu ne sais pas la crainte et la fièvre qui m'habitent. Ce serait une insulte que de vouloir restituer la personnalité de mon ami Kim Jin en quelques lignes seulement. Entre les quatre murs de son bureau obscur, il a rédigé à lui seul un corpus de mille volumes sur la doctrine de la science du réel<sup>1</sup> semée par les maîtres Yeonam et Dam-heon puis cultivée par mes aînés, Hyeong-am et Chojeong. Aujourd'hui, les grands enseignements de la science du réel tombent progressivement dans l'oubli. La rigueur de cette théorie, le courage et la force de caractère de ses fondateurs quittent les mémoires, emportés par les rapides du temps. Les grandes répressions de 1801 – l'année du Coq où furent opprimés et martyrisés les chrétiens, la parti du Sud ainsi que les bâtards envers lesquels le roi Jeongjo s'était montré trop indulgent – ont sonné le glas des débats autour du savoir du Nord<sup>2</sup>. Ne restent

---

1. La science du réel, opposée à la tradition confucéenne, recommande, entre autres, des améliorations dans les domaines agricole et industriel, ainsi que des réformes radicales dans la répartition des terres.

2. Le savoir venu de Chine qui rejoint la science du réel. Les chrétiens y étaient favorables.

dans Joseon que la misère, la maladie, les plaintes et les larmes.

Kim Jin ne m'a pas encore révélé où il conservait ses écrits, mais je garde espoir que le moment viendra où ses œuvres complètes verront enfin le jour. Alors, les fleurs blanches de la pagode de Baektap s'épanouiront de même. Kim Jin réfléchit peut-être au moment opportun. A son retour de voyage, il en décidera.

Mon roman est semblable à l'imperceptible brise qui précède la tempête. Je dirai tout d'abord qui est Kim Jin afin de dissiper les malentendus et les jalousies injustifiées qui l'entourent. Quel genre d'homme est-il, en effet ? Un homme à l'esprit aussi vaste que le ciel et aussi impérieux que la rivière, un homme aussi vif que le vent, aussi brillant que l'étoile du Berger. Il connaît à fond les doctrines de Confucius et de Mencius, tout autant que la pensée de Lao Tseu. Il n'ignore rien non plus de la compassion de Shakyamuni. Plus j'avance dans mon récit, dont j'ai déjà déchiré plusieurs fois le manuscrit, plus j'ai l'impression de méconnaître mon ami.

Heureusement, maître Chojeong a déjà écrit sur Kim Jin, ce qui m'a facilité quelque peu la tâche. Voici ce qu'il écrivait au cours de l'été 1785 – année du Serpent – en introduction au *Livre des cent fleurs* :

« Celui qui n'a pas de manie est un être falot. Le mot *manie* signifie *goût excessif, déraisonnable*. Malgré son caractère maladif, seul celui qui en est la proie est en mesure de maîtriser un art ou d'inventer un univers nouveau.

Kim se rend souvent dans son jardin, impatient d'admirer les fleurs, et toute la journée demeure immobile à les contempler. Allongé dans les parterres,

il ne bouge pas d'un pouce, ni ne prononce une parole lorsque viennent des visiteurs. En le voyant agir ainsi, nombreux sont ceux qui le montrent du doigt et le traitent d'idiot ou de fou. Mais les rires moqueurs s'étouffent vite, ne laissant derrière eux qu'un écho éteint.

Pour Kim, toute chose en ce monde est un maître. Il possède un remarquable don artistique : c'est lui qui a illustré le *Livre des cent fleurs*, ouvrage incomparable dans lequel sont représentées les fleurs de toutes les saisons, jusque dans leurs moindres détails. Grâce à cet ouvrage, Kim méritera le titre de savant éminent ayant contribué à la connaissance du monde floral et deviendra une figure symbolique du Royaume des fleurs. Grâce à sa manie, il a réalisé un véritable exploit.

Evidemment, les peureux et les paresseux qui n'accomplissent jamais rien de grand peuvent toujours se vanter de ne pas avoir de manie ; ils n'en seront pas moins fort impressionnés en voyant ces illustrations. »

## L'ÉCARTÈLEMENT

Dès l'aube, des nuages noirs s'assemblèrent pour finalement se déverser en une pluie mêlée de grêle. Alors, les bœufs poussèrent de longs meuglements tout en donnant des coups de sabots de leurs pattes arrière. Inclinant la tête vers le sol, ils firent glisser sur leur dos les nattes de paille qui les recouvraient. Des mottes de terre jaillirent sous leurs sabots. Instinctivement, les badauds reculèrent de quelques pas. On entendait de loin en loin croasser les corbeaux entre les multiples bannières colorées des trente-deux directions qui claquaient au vent. Les soldats, revêtus du manteau sans manches de leur uniforme, tenaient leurs longues lances à la main. Tournant le dos au lieu de l'exécution, ils surveillaient la foule d'un regard menaçant. Des pétitions réclamant la grâce de Cheong Un-mong, accompagnées d'une satire critiquant Sa Majesté le roi Jeongjo, étaient placardées sur chacune des quatre petites portes de la capitale – la porte Hyehwa à l'est, la porte Soui à l'ouest, la porte Kwanghui au sud et la porte Changui au nord-ouest.

La foule déferlait, toujours plus nombreuse, dans le quartier du marché près de la Porte Neuve (l'actuelle grande porte Ouest) où les boutiques avaient

déjà fermé leurs volets. Jamais on n'avait vu une telle multitude agglutinée devant cette porte, pas même lorsqu'un émissaire chinois faisait son entrée dans la ville après avoir passé la nuit à Mohwagwan, la résidence des émissaires chinois située à l'extérieur de la Porte Neuve. Ce quartier d'*Unjongga* – dont le nom signifie « rue très fréquentée » – ne s'appelait pas ainsi pour rien. On y trouvait non seulement des nobles en redingote et *gat*<sup>1</sup>, mais aussi des commerçants avec leur chapeau en bambou posé de travers sur la tête, des moines mendiants aux chapeaux à larges bords renversés sur la nuque et des cordonniers aux bras nus. On y voyait même des femmes de haute naissance – encore qu'en petit nombre –, le visage dissimulé dans les plis de leur cape, accompagnées de leurs servantes. La pluie tombait à grosses gouttes, sans pour autant faire fuir la foule.

Les badauds n'étaient pas les seuls à être descendus dans la rue. Des fonctionnaires de la police et de la Haute Cour s'y tenaient également, ceux-là sur le qui-vive.

Les regards des curieux étaient aussi variés que la couleur de leurs vêtements. Il y avait parmi eux des yeux chargés d'une profonde affliction, des yeux inondés de larmes de pitié, des yeux empreints de tristesse, fixés dans le vide. Et c'étaient surtout ceux-là qu'il fallait guetter, car afficher sa pitié ou sa sympathie envers le condamné était un acte répréhensible qui méritait le bâton. Mais, malgré l'attitude menaçante des soldats, l'intensité de ces regards ne faiblissait pas. Au contraire, leur expression se répandait

---

1. *Gat* : chapeau tissé en crins de cheval, généralement porté par les nobles.

comme une brume. Ils étaient encore peu nombreux, mais ils attiraient inexorablement l'attention du reste de la foule. Pour quelle raison ces gens-là se sentaient-ils aussi accablés que s'ils avaient dû quitter leur ami le plus cher ? Pourquoi pleuraient-ils comme s'ils avaient perdu leur bien-aimée ?

Le transfert du condamné de la prison au quartier du marché de la Porte Neuve prenait beaucoup de temps. Les officiers de la Haute Cour, leur longue lance à la main, marchaient sur deux files autour de la charrette, impuissants malgré tout à protéger le prisonnier des projectiles de toutes sortes – pierres, morceaux de fer, petites flèches en bambou – qui volaient dans sa direction. Leurs tricornes leur tombaient de la tête ; la boue éclaboussait leur *banbi* noir quadrillé de blanc. Certains officiers irascibles étaient prêts à se jeter sur la foule. Je leur ordonnai de rester dans les rangs. Il importait avant tout de conduire sans incident le condamné sur le lieu de son supplice afin de lui faire subir sa peine.

Imitant Kang Eun-kyu, interprète officiel demeurant à Pildong, plusieurs badauds s'étaient couchés en travers du chemin. Ils ne pouvaient laisser passer le monstre, clamaient-ils, sans lui cracher au visage et brûlaient même de lui arracher les yeux et le cœur avant l'exécution de la sentence. Puisque de toute façon il allait être écartelé, autant le livrer à la vindicte des familles des victimes plutôt qu'à la force des bœufs. Certains exigeaient que l'on prolonge l'agonie du condamné, afin qu'il souffre le plus longtemps possible en proie à la terreur de la mort. Ils voulaient qu'il ait le temps de se remémorer chacune de ses victimes et, devant l'horreur de ses crimes, sente jusque dans sa chair la torture du remords.

— Ce qu'il a fait est impardonnable, fit Kang Eun-kyu. Je vous en prie, laissez-moi le châtier de mes propres mains. Qu'il rampe à terre et verse des larmes de sang !

Je n'ignorais pas la profonde haine qui consumait le cœur de ce père. Il avait perdu sa fille dans la beauté resplendissante de ses seize ans, mais je ne pouvais en aucun cas permettre que soient enfreintes les lois rigoureuses de l'Etat. Toute vengeance personnelle, quelle qu'elle soit, était strictement prohibée.

— Écarte-toi ! criai-je en sortant mon sabre tandis qu'une sueur froide me coulait le long de l'échine. N'oublie pas que nous barrer le chemin revient à désobéir au roi. Le criminel doit être exécuté avant la fin de l'heure du Bélier\*. Allez, dégage la route !

C'était la première fois, depuis que j'avais pris mes fonctions de *dosa* à l'âge de vingt ans, que je me trouvais chargé de l'exécution d'un criminel. Cette rue que j'empruntais si souvent me semblait, ce jour-là, étrangère. J'ouvris grand les yeux et inspirai profondément par le nez. Je me devais de garder la tête froide, de me préserver de toute émotion. Il aurait aussi été fâcheux que mon bonnet de fourrure tombât de travers ou que l'écharpe bleu foncé de mon habit descendît trop bas.

Les hauts fonctionnaires de l'Euikeumbu étaient sûrement déjà arrivés au lieu de l'exécution et devaient terminer les derniers préparatifs. Il fallait nous hâter. Il n'y avait plus une seconde à perdre.

Le peuple qui avait assailli la Haute Cour de ses plaintes et de ses récriminations allait enfin se calmer.

---

\*. L'heure du Bélier : entre une heure et trois heures de l'après-midi. (*Les notes précédées d'un astérisque sont de l'auteur.*)

Il y avait eu plusieurs affaires non résolues par le passé, mais aucune n'avait causé autant d'effervescence que celle-là. Chaque fois qu'on affichait des avis de recherche pour traquer le criminel, une nouvelle victime était découverte, comme un pied de nez adressé à la Haute Cour et à la police. Ce qui voulait dire que le criminel ne s'était pas enfui mais hantait encore les rues de Hanyang<sup>1</sup>, terrorisant toujours davantage les habitants et suscitant chez eux un regain de haine. A tout moment, dans la rue, au marché, ou encore lors d'une promenade au mont Baekak ou au mont Mongmyeok, on risquait de se retrouver face à face avec l'horrible assassin. La Haute Cour avait recueilli de prétendus témoignages, mais sans grand résultat. Au contraire, les fausses déclarations dictées par le seul appât du gain n'avaient fait qu'embrouiller l'enquête. Le matin, c'était un vieillard bossu qu'on accusait des meurtres, à midi, un autre témoin dénonçait un robuste colporteur qui commerçait entre Jeonju et la capitale, et le soir une prostituée au cœur brisé devenait l'objet de tous les soupçons. On avait eu beau administrer la bastonnade aux délateurs avant de les chasser, les faux témoignages avaient continué bon train.

La Porte Neuve n'était pas encore en vue. Il fallait se dépêcher. Si nous arrivions en retard, nous encourions de graves sanctions.

Alors que je m'apprêtais à admonester la foule, un calme soudain se fit et la voie s'ouvrit, comme une tige de bambou se fend en deux. Les badauds reculèrent craintivement. Le sabre toujours à la main, je tournai brusquement la tête.

---

1. Hanyang : ancien nom de Séoul.

Le condamné, jusque-là assis en tailleur dans la charrette tel un bouddha de pierre, s'était relevé avec peine. Ses jambes, qu'on avait écrasées sous une grosse pierre aiguë, tremblaient, semblant sur le point de se dérober. Entre les lambeaux de son pantalon, on apercevait ses mollets dont la chair avait été tailladée comme du poisson cru. Ses genoux étaient couverts de sang séché, quant à ses cuisses, elles ne formaient plus qu'un énorme hématome. Son torse et son cou portaient des traces visibles de brûlure au fer rouge ; sa barbe sale se séparait en plusieurs grosses mèches emmêlées. Son épaule gauche était affaissée, son dos voûté, et les selles sanguinolentes qui coulaient le long de ses jambes répandaient une odeur nauséabonde. Ses cheveux en broussaille lui tombaient en désordre sur le visage. Les narines tuméfiées, il respirait difficilement par la bouche.

Malgré la succession des longs et pénibles interrogatoires qu'il avait subis dix jours durant, après être passé aux aveux, l'assassin n'avait pas dénoncé son complice. Il avait affirmé être le seul coupable des neuf meurtres. Pourtant, ne disait-on pas qu'un criminel emprisonné à l'Euikeumbu ne résistait pas une nuit à la torture et allait même jusqu'à avouer des crimes qu'il n'avait pas commis ? Dès l'instant où il se retrouvait enfermé dans sa prison glaciale, il renonçait à toute velléité de résistance. Rien qu'à voir l'état affreux des prisonniers soumis à la question, l'accusé souffrait par avance des tourments qu'on allait lui infliger.

Mais cet homme maigre et frêle n'avait rien voulu céder. Il ne s'était pas départi de la parfaite cohérence de ses propos et de ses souvenirs. Il avait enduré son calvaire, déterminé à ne pas revenir sur ses déclarations

dans le seul but d'alléger le supplice de son corps. A plusieurs reprises, il s'était évanoui, si souvent que ses bourreaux en avaient eu les bras tout engourdis à force de lui verser de l'eau froide pour le ranimer.

Les bras liés dans le dos et les fers aux pieds, Cheong Un-mong regardait autour de lui. Son visage n'avait rien de repoussant, au contraire, il était même si beau que plus d'un homme aurait pu tomber sous son charme. La rumeur avait fait de lui le plus bel homme du pays après Dam-heon. A la suite des séances de torture, ses joues s'étaient creusées, ses yeux enfoncés dans leurs orbites, mais son front large et son nez droit et fin n'avaient rien perdu de ce qui avait fait sa renommée.

Mon regard croisa le sien. Il sourit. Il semblait se moquer de moi et me dire : « Pourquoi vous donner tant de mal, alors que je n'ai qu'à me lever pour dégager la route ? » Dans sa prison, comme dans la salle des interrogatoires, il avait constamment affiché le même sourire énigmatique, un sourire si indulgent et si bienveillant qu'on avait du mal à l'imaginer en condamné sur le point d'être écartelé.

Les romans que Cheong Un-mong avait écrits reflétaient fidèlement sa nature impassible et insaisissable. Il y avait mis en scène des dizaines de personnages, avec leurs destinées propres et leurs chemins parallèles. Il peignait chacun de ses héros avec une finesse apte à susciter chez ses lecteurs larmes, soupirs, rires et cris de joie. Ses descriptions, jamais trop longues ni trop courtes, laissaient une impression durable dans le cœur du lecteur sans pour autant l'ennuyer. Il n'était donc pas exagéré de le qualifier de meilleur romancier de Joseon. Il savait ralentir le cours de son récit afin de ménager le suspense, opérer

des digressions, puis reprendre le fil de son histoire. Par ses talents de conteur, il tenait son public en haleine. Et ce n'était pas tout ! Au moment ultime, il précipitait impitoyablement ses personnages bien-aimés du haut de la falaise de leur destin. Le dénouement, toujours légèrement hâtif et empreint d'une profonde et persistante tristesse, incitait le lecteur à se plonger dans le roman suivant.

Le rythme lent et posé de la narration accentuait et mettait en valeur la force de ses romans. Ce conteur exquis ne se fiait qu'à ses propres sens pour percevoir le courant du monde. Ainsi avait-il réussi à surmonter ses épreuves sans se laisser influencer par l'opinion générale. Du moins, c'était ce que je croyais.

Pendant un mois et dix jours, j'avais entendu les cris de douleur du prisonnier soumis aux coups de bâton qui ponctuaient les interrogatoires. Lorsque le fer rougi lui brûlait le dos et le ventre, ou qu'une grosse pierre aiguë lui broyait les genoux, ou encore qu'une massue lui déchirait la chair des fesses, il poussait des hurlements de souffrance, mais refusait encore d'avouer. Malgré les preuves irréfutables qu'on lui opposait, il secouait obstinément la tête. Je pensais alors qu'il nierait ses crimes jusqu'au bout. On aurait beau lui briser les membres, lui couper la langue, lui arracher les yeux, il persisterait à clamer son innocence jusqu'à son dernier souffle. Ce furent ses geôliers qui finirent par se lasser, une première depuis la création de la prison de l'Euikeumbu. Le temps passait. Une frustration croissante me dévorait.

Dix jours avant l'exécution, il me vint à l'idée qu'il était peut-être innocent. Qui alors était le vrai coupable ? S'il avait réellement commis tous ces homicides, il aurait déjà dû en révéler les détails. Il n'y avait

qu'à regarder ses yeux injectés de sang, ses poings serrés, son torse douloureusement incliné, ses longs doigts trop minces, si peu aptes à frapper qui que ce soit ! Comment ne pas mettre en doute sa culpabilité ? Ces lèvres rouges ne pouvaient mentir. Devais-je tout arrêter et reprendre l'enquête à zéro ? Peut-être pas. Les fonctionnaires de l'Euikeumbu n'étaient-ils pas unanimes à le déclarer coupable ? Son obstination était probablement motivée par l'horreur même des meurtres qui lui étaient reprochés. S'il reconnaissait le moindre fait, il serait condamné à la décapitation. Dans ces conditions, il n'avait pas d'autre choix que de nier tout en bloc. Et pourtant, il avait forcément un complice ! Pourquoi ne le dénonçait-il pas ? Peut-être pensait-il que personne ne pourrait supporter comme lui la torture. Il se croyait le seul à avoir la force de continuer à se taire. Un autre n'aurait pas tenu une journée. Il aspirait à endurer le martyre avec la même perfection qu'il avait mise dans ses œuvres. C'était un roc !

Cette nuit-là, Cheong Un-mong reconnut ses crimes aussi catégoriquement qu'il les avait niés. Il admit qu'il était l'auteur de tous les meurtres consignés par les officiers chargés de l'interrogatoire.

Pourquoi changea-t-il soudain d'avis alors qu'il n'avait montré jusque-là aucun signe de vouloir céder, malgré les supplices infligés ? Lui avait-on fait avaler quelque plante aux vertus mystérieuses, capable de faire parler même les sourds-muets ?

Je voulus l'interroger seul à seul, mais je n'en trouvai pas l'occasion, car l'ordre royal tomba sur-le-champ, réclamant à la fois l'exécution du condamné par écartèlement et le rétablissement de l'ordre public. Je fus chargé d'afficher dans tout le pays la

date et le lieu du supplice. Pour accomplir ma tâche, je dus sillonner toute la capitale ainsi que les provinces de Gyeonggi, Chungcheong et jusqu'au Hwanghae. Dix jours passèrent ainsi rapidement.

La pluie tombait de plus en plus fort, mais la cohue ne s'amenuisait pas pour autant. Après avoir laissé le *Kiroso*<sup>1</sup> et le quartier des ministères sur notre droite, puis contourné la porte Heunghwa du palais Kyeongdeok, la charrette fut de nouveau arrêtée par une grêle de cailloux gros comme des poings. La plupart des projectiles cognèrent contre les montants du véhicule, mais d'autres, au travers des ouvertures, s'abattirent impitoyablement sur la tête et la poitrine du prisonnier. Du sang coula de son front, se mêla à la pluie poussiéreuse avant de tomber par terre en grosses gouttes. Le condamné se recroquevilla sur lui-même ; les pierres continuaient de pleuvoir. Une de ses paupières, touchée à plusieurs reprises, se mit à gonfler, lui fermant totalement l'œil.

Cheong Un-mong se tordit de douleur en étouffant un hurlement. Avait-il une côte cassée ? D'autres pierres ne manqueraient pas de l'achever avant même qu'il ne parvienne au lieu de son supplice. Si le criminel mourait avant d'être exécuté, moi-même, en tant que fonctionnaire chargé de son transport, j'aurais du mal à sauver ma peau.

— Bande de gueux ! Qu'est-ce qui vous donne le droit ?

Les assaillants se dispersèrent par petits groupes. J'arrêtai d'un mot les officiers de l'escorte qui s'apprêtaient à les poursuivre. Je redoutais un piège.

---

1. *Kiroso* : ensemble de pavillons réservés aux hauts dignitaires âgés qui s'y retrouvent dans la journée pour discuter, lire, étudier.

— Laissez-les ! Nous sommes presque arrivés.

Les repoussant de leurs lances, mes hommes firent reculer le cercle des badauds. Le sol était boueux, une puanteur insoutenable agressait les narines. Je jetai un coup d'œil vers l'endroit où s'étaient enfuis les émeutiers, mais ne vis aucun signe d'embuscade. Mon regard s'arrêta sur un ginkgo. C'était l'arbre dont je venais admirer le splendide feuillage jaune vif chaque fois que je passais dans les environs de la Porte Neuve. Mais ce jour-là, le vent et la pluie secouaient violemment ses branches squelettiques. C'était la première fois que j'avais l'occasion d'observer l'arbre ainsi dénudé.

Et là, sous le ginkgo, à l'écart de la multitude, se tenaient trois êtres en tout point dissemblables. Une vieille femme presque pliée en deux vacillait, penchée en avant. Ses cheveux blancs tout mouillés, tirés derrière les oreilles, tombaient presque jusqu'au sol. De ses mains tremblantes, elle s'appuyait sur une canne de bambou à neuf nœuds, agitant la surface d'une flaque de boue à ses pieds. On aurait dit qu'elle n'avait même pas la force de relever la tête, pourtant elle s'obstinait à suivre la charrette du regard sans se préoccuper de son pauvre corps courbé.

Le jeune homme qui la soutenait avait un visage de statue antique. Il était beau comme un dieu de la montagne. Ses grands yeux et ses joues pleines lui conféraient une expression de douceur, celle de quelqu'un prêt à écouter avec bienveillance les plaintes du premier venu et à lui offrir son aide sans l'ombre d'une hésitation. Il tenait sous le bras, pour le protéger de la pluie, un paquet enveloppé dans du tissu. Au premier coup d'œil, je devinai qu'il s'agissait d'un livre, ayant moi-même, dans ma jeunesse, traversé la

ville en courant, dissimulant dans un morceau d'étoffe le premier volume des *Mémoires de So-hyeon*<sup>1</sup> emprunté dans un cabinet de lecture. C'était cela aussi qui m'avait frappé. Le jeune homme, sans un regard pour la charrette, se contentait de parler à la vieille. Il devait essayer de la convaincre de s'abriter sous un avant-toit. Mais la canne de bambou ne bougeait pas d'un pouce.

A quatre pas de là, une jeune fille dont la beauté éblouissante aurait fait, de honte, se cacher la lune derrière un nuage ou se faner une fleur. Une longue cape dissimulait ses cheveux et ses oreilles. Elle était plutôt grande ; sa bouche très rouge et ses sourcils foncés soulignaient la tristesse de son visage. De ses dents blanches et régulières, elle se mordait les lèvres pour retenir ses sanglots. Des larmes inondaient ses joues, ses petites épaules rondes frémissaient. Son regard, qui suivait la charrette, tomba sur moi sans me voir. Ses yeux semblaient emplis d'une étrange fièvre, tout entiers occupés d'un seul être.

Le long meuglement des bœufs se répercutait dans les rues comme une plainte. Le drapeau rouge signalant le lieu de l'exécution, violemment agité par la tempête, pointait en direction du sud-est. Je m'approchai à petits pas rapides des hauts fonctionnaires, mis le genou gauche à terre et annonçai l'arrivée du condamné.

— Pourquoi un tel retard ? gronda le ministre de la Justice Gu Seon-bok. Je commençais à m'inquiéter. Monsieur le Président, je vous avais dit de ne pas confier l'escorte du condamné à un seul *dosa*. Il ne

---

1. *Mémoires de So-hyeon* : roman classique de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, officiellement interdit à l'époque.

s'agit pas ici d'un criminel ordinaire mais de l'assassin de neuf personnes, un fou meurtrier !

Il fit claquer sa langue et se passa la main sur sa barbe. Le président de la Haute Cour, Hangjae, réagit immédiatement afin de calmer les esprits. Ce n'était pas le moment de perdre son temps à se quereller.

— Cessez, je vous en prie. Ils sont arrivés à temps, c'est tout ce qui compte. Sans le *dosa* Yi, cette affaire n'aurait jamais été résolue. Quant à l'escorte, il est d'usage que ce soit un *dosa* qui s'en charge.

Hangjae jouissait d'une haute estime parmi la population. Il traitait ses subordonnés avec sollicitude et essayait de résoudre les problèmes sans créer de conflits. Cette fois-là encore, il voulait me soutenir, moi si indigne, et m'éviter ainsi une sévère sanction. Sans laisser à Gu Seon-bok le temps de réagir, il ordonna :

— Faites descendre le condamné.

Je me précipitai vers la voiture, ouvris le double loquet fixé de guingois. Tandis que quatre officiers s'approchaient à leur tour, une vive inquiétude m'étreignit. Jusque-là, le condamné était demeuré calme, mais, face à sa mort imminente, son comportement pouvait brusquement changer. Impossible de le prévoir.

Le hayon s'ouvrit. Cheong Un-mong voulut se lever, mais son genou gauche flancha. Il s'affaissa. Il avait probablement des os fêlés.

*Aaah* ! Son gémissement de douleur me transperça le cœur. Mieux valait encore mettre rapidement fin à ses souffrances. Un officier à la forte carrure monta dans la charrette et chargea le prisonnier sur son dos. En voyant ce dernier incapable de marcher, les badauds, qui, l'instant d'avant, laissaient exploser

leur colère, se turent d'un seul coup. L'officier trébucha en redescendant de la charrette et perdit l'équilibre. Je tendis la main et saisis l'épaule gauche du condamné. L'odeur de chair brûlée, de sang, de pus et de sueur, ajoutée à celle de la paille sèche qui tapisse le sol des prisons, toutes ces exhalaisons me montèrent aux narines en même temps. C'était l'odeur de la mort, une odeur hors du monde. Je ne pus réprimer une grimace. Cheong Un-mong leva le menton. L'image reflétée dans ses yeux injectés de sang, c'était moi.

*On est arrivés ?* semblait-il dire.

*Oui, la souffrance qui vous accable va bientôt prendre fin, mais la douleur des familles de vos victimes durera toujours, même après votre mort. Exécuter un assassin est une chose, mais consoler ceux qui ont perdu des êtres chers, c'est tout à fait différent.*

Il tourna le regard vers le ciel nuageux. Sans doute se remémorait-il sa vie passée. Je me souvins tout à coup de l'un de ses romans, *L'Histoire de Jang Baek-han*, et des dernières paroles que Kang Jo-yo, l'adversaire politique du héros, prononçait avant d'être décapité :

*Kang Jo-yo dit avec un sourire glacé : Vivre ou mourir, c'est le destin qui décide. Si j'accepte aujourd'hui de me faire décapiter, c'est parce que j'ai perdu. Si en revanche j'avais gagné, c'est toi qui serais à ma place en ce moment. J'ai provoqué la colère du roi, en pleine connaissance de cause. Qui pourrais-je donc blâmer, à qui pourrais-je en vouloir ? Alors...*

— Alors, allons-y !

Comme s'il avait lu dans mes pensées, Cheong Un-mong avait achevé la phrase ultime de son personnage. Je secouai la tête. Cette affaire n'avait rien à

voir avec l'histoire de Kang Jo-yo et de Jang Baekhan. Ces deux-là étaient ennemis, au contraire de Cheong Un-mong et moi. Lui était un assassin et moi un *dosa* de la Haute Cour. Il était impensable d'échanger nos rôles.

Le *dongjisa* Choi Nam-seo – fonctionnaire de deuxième rang à la Haute Cour – se mit à lire à voix haute les conclusions de l'enquête. Plusieurs hommes s'étaient déjà succédé à la présidence de la Haute Cour, mais Choi Nam-seo occupait son poste de *dongjisa* depuis des lustres. Il était très maigre, avec des sourcils fournis, un regard d'aigle et un menton allongé. Comme son apparence le révélait, il travaillait avec minutie, sans jamais commettre la moindre erreur. Je ne savais qui l'avait surnommé « Pain de glace », mais ce sobriquet lui allait comme un gant. Il avait déjà débouté de façon humiliante nombre de fonctionnaires qui avaient tenté de sauver l'accusé. C'était lui aussi qui m'avait aidé à poursuivre cette affaire jusqu'à l'exécution de la sentence. Certains m'avaient trouvé un peu trop jeune pour en être chargé, mais Choi Nam-seo m'avait soutenu en faisant valoir que c'était à moi que l'on devait le véritable exploit d'avoir arrêté le criminel.

Choi Nam-seo énuméra tous les meurtres qui avaient terrorisé la capitale pendant deux ans. A mesure qu'il prononçait les noms des victimes – membres ou proches de telle ou telle famille –, l'agitation de la foule grandit. Les braises de la haine et du chagrin, un instant refroidies par la tempête, s'enflammèrent de nouveau. Debout derrière Cheong Un-mong, j'observais. Le cercle de la presse se rétrécissait. Quelques-uns avaient ramassé des pierres. Les officiers, les épaules crispées, se tenaient prêts à faire

usage de leurs lances.

Conscient de l'atmosphère menaçante, Choi Nam-seo se hâta d'achever sa lecture et recula de quelques pas.

— Exécution ! ordonna-t-il.

— Attachez-le ! criai-je en brandissant mon sabre.

D'un seul geste, les officiers soulevèrent le condamné. A ce moment précis, j'imaginai – quelle étrange idée, d'ailleurs ! – un papillon. Un papillon blanc voletant librement parmi les fleurs multicolores et qui finissait par s'endormir au milieu des pétales, à l'abri de la tempête. Comment pouvait-il être si blanc ? me demandai-je. Il ne dégageait pas une impression de force comme le *Speyeria aglaja*, ni ne troublait la vue comme l'*Ochlodes venatus*. J'aurais aimé qu'il soit aussi silencieux que le *Thecla betulae* et qu'il laisse une empreinte dans ma mémoire avant de partir, comme le *Limenitis populi* ou le *Mimathyma schrenckii*. On dit que voir un papillon blanc se jeter dans le feu annonce la mort d'un proche. Le papillon à la blancheur de neige – comme en deuil – voltigeait de-ci de-là.

On enroula de grosses cordes autour des poignets, des chevilles et du cou du condamné. Le bœuf auquel était rattaché le cou lança des coups de sabots de ses pattes arrière en soufflant bruyamment par les naseaux. Les officiers tirèrent sur son licou pour l'immobiliser. Il fallait que les bœufs avancent en même temps, sinon il serait difficile d'arracher les quatre membres. Cheong Un-mong allongé sur le sol fixait le ciel. Des gouttes d'eau lui tombaient sur le visage, la poitrine, le ventre. La violence de la pluie l'empêchait d'ouvrir entièrement les yeux. Je me penchai vers lui. Son souffle effleura ma joue.

— Voulez-vous laisser d'ultimes paroles ?

Il me regarda entre ses paupières presque closes. J'approchai mon oreille de ses lèvres.

*Vous qui avez écrit d'innombrables romans, pensai-je, vous ne pouvez mourir ainsi, sans proférer un dernier mot. Vos lecteurs voudront sûrement connaître vos dernières paroles. Il n'est pas courant qu'un grand romancier comme vous devienne un horrible assassin et meure écartelé. Je crois que vous êtes le seul capable d'exprimer ce que vous éprouvez en ce moment. En assassinant toutes ces victimes, vous aviez bien dû imaginer que vous finiriez de la sorte. Mais l'imagination n'a rien à voir avec la réalité. Comment ressentez-vous cette mort qui s'empare de votre être tout entier ? Aviez-vous cru pouvoir la supporter ? Avez-vous décidé de mourir sans appeler aucun nom ? Il vous reste peu de temps. Dites-moi vos sentiments. Que cherchiez-vous en commettant ces crimes ? Avez-vous des regrets ? Je conserverai à jamais vos dernières paroles, je vous le promets. Si vous le souhaitez, je peux même les faire circuler sous le manteau.*

Ses lèvres crevassées frémirent. Sans répondre, il tourna lentement la tête vers la gauche et chercha quelqu'un du regard.

— Mon fils !

Je ne rêvais pas ! Noyée dans le tumulte, une petite voix frêle et enrouée l'appelait. Malgré le bruit de la pluie, elle avait réussi à se faire entendre. La voix venait de là-bas, sous le ginkgo où se tenaient la vieille femme, le jeune homme et la jeune fille. La vieillard, agenouillée, levait les bras au ciel.

— Mère !...

Cheong Un-mong avait prononcé son dernier mot.

*Dong!* Le son du tambour retentit. C'était le signal du début de l'exécution. Je me redressai, dégainai mon sabre et le brandis. Des gouttes de pluie rebondirent sur la lame, m'aspergèrent le visage. Je n'avais pas pour tâche d'exécuter le condamné de mes propres mains, mais le moment était venu de mettre fin à la vie d'un homme. Depuis que j'avais été reçu au concours des fonctionnaires militaires, il m'était certes arrivé d'envisager qu'un jour il me faudrait accomplir le devoir de tuer. Mais je n'avais pas pensé que cela viendrait si vite.

*Dong! Dong!* Le tambour résonna deux fois encore. Les bœufs lancèrent des coups de sabots de leurs pattes arrière. Il est d'usage, ordinairement, de se servir d'un drapeau rouge ou d'un sabre pour donner le signal du supplice. Le plus souvent, on agite le drapeau pour faire avancer les bœufs, mais ce jour-là j'eus recours à mon sabre. Je tenais à le lever bien haut pour annoncer le moment tant attendu de l'exécution du plus infâme des criminels. Je fis un saut en l'air, puis rabattis mon arme obliquement vers le sol. Dans l'instant, les officiers qui tenaient les licous des bœufs donnèrent simultanément un coup de fouet sur l'arrière-train des animaux.

— Aaaaah !

Le corps de Cheong Un-mong fut secoué d'un violent soubresaut ; les quatre membres et la tête furent arrachés d'un seul coup. Me redressant de toute ma taille, je scrutai la scène. Car il m'appartenait, en ma qualité de *dosa*, de m'assurer du bon déroulement de l'exécution.

Les bœufs avancèrent de sept pas puis s'immobilisèrent. Le sang qui s'écoulait des membres, de la tête et du reste du corps martyrisé se mêla à la boue. Les

officiers ramassèrent les morceaux du cadavre, la tête exceptée, et les enveloppèrent dans des carrés de tissu afin de les expédier dans les cinq provinces de Hamkyeong, Pyeongan, Kyeongsang, Cheolla et Chungcheong.

— Regardez ! me dit un officier en désignant d'un coup d'œil ma poitrine.

Il tenait à deux mains la tête de Cheong Un-mong. Je baissai les yeux. Mon côté gauche était couvert de sang. Un frisson glacé me parcourut la nuque. J'eus un haut-le-corps.

— Tâche de bien la fixer, il ne faut pas qu'elle tombe, ordonnai-je.

— Ne vous inquiétez pas, je fais ça depuis dix ans.

L'officier laissa échapper un petit rire confiant et embrocha la tête sur un mât de bambou. Au-dessous, on afficha un panneau arborant les caractères chinois *Cheong Un-mong, meurtrier*. Le supplice était consommé. Les badauds crachèrent en direction de la tête coupée puis rentrèrent chez eux se mettre à l'abri.

A mon retour au tribunal, je fus invité à boire l'alcool offert par le roi. Le président de la Haute Cour s'était procuré quelques plats de garniture pour accompagner la boisson. Ce soir-là, je bus plusieurs verres d'affilée et m'enivrai, ce qui m'arrivait rarement. C'était pour oublier les yeux remplis de larmes de Cheong Un-mong, tournés vers la vieille femme, et pour ne plus penser à la tache de sang sur mon cœur.